

Les Valeurs économiques et les valeurs morales

William S. Hatcher

Abstract

Economists have always presumed that economic behavior is based on individual and collective value choices, but it is likewise presumed that these choices are essentially materialistic in that they seek to maximize selfishly defined social and personal utility above any other consideration. Our current economic system reflects this presumption by seeking to maximize productivity and short-term profitability over all other considerations. This paper examines and supports the thesis that economic activity actually presupposes an (often unacknowledged) underlying morality of a more fundamental sort, a morality deriving from the value choices we make about the most basic aspects of human relationships and human existence: trustworthiness, truthfulness, cooperation, suffering, compassion, etc. In the light of this thesis, it is seen that both capitalism and socialism are morally defective, though in somewhat different ways. Capitalism is based on the desire for constantly increasing consumption and leads to unbridled (indeed exponential) increases in production, but only as long as certain conditions are met (e.g., a ready supply of raw materials, a constantly expanding market, etc.). Capitalism also leads to morally unacceptable extremes in the distribution of wealth (and thus of the fruits of production). Socialism seeks to place a higher value on satisfying the needs of all before gratifying the desires of a few, but it lacks an adequate incentive to production and often leads to morally unacceptable coerciveness. Both of these systems are compared with the Bahá'í system, which seeks to link economic activity directly and explicitly with its underlying morality. This is accomplished by stressing the primality of the spiritual function of work—the healthy actualization of the higher capacities of the self through service to and cooperation with others—over the purely material function. The Bahá'í system combines certain elements of both socialism and capitalism with other novel features, and is seen to constitute a truly practical solution to current economic problems. Thus, the crassly pragmatic morality underlying current economic systems is, in the final analysis, less practicable than the morality on which the Bahá'í system is based, while Bahá'í morality is more idealistic but ultimately more satisfactory.

Résumé

Les économistes ont depuis toujours présumé que le comportement économique est fondé sur les choix de valeur individuels et collectifs, mais il est en outre supposé que ces choix sont essentiellement matérialistes du fait qu'ils cherchent à maximiser, au dessus de tout autre considération, l'utilité sociale et personnelle définies de façon égoïste. Le système économique actuel reflète cette présomption en cherchant à son tour à maximiser la productivité et la profitabilité à court terme. Cet article examine et soutient la thèse selon laquelle l'activité économique présuppose en réalité une moralité sous-jacente (souvent non-avouée) d'un genre plus fondamental, une moralité issue des choix de valeur que nous faisons quant aux aspects les plus fondamentaux des relations humaines et de l'existence humaine: l'honnêteté, la coopération, la souffrance, la compassion, etc. À la lumière de cette thèse, le capitalisme et le socialisme sont tous deux considérés comme moralement défectueux, bien que de façons quelque peu différentes. Le capitalisme est fondé sur le désir d'une consommation en croissance continue qui mène à des augmentations explosives (à vrai dire exponentielles) dans la production, mais uniquement quand certaines conditions sont remplies (par ex., un approvisionnement aisé en matières premières, un marché se développant constamment, etc.). Le capitalisme mène aussi à des extrêmes moralement inacceptables dans la distribution de la richesse (et donc des fruits de la production). Le socialisme cherche à attribuer une plus grande valeur à la satisfaction des besoins de l'ensemble de la population qu'à la satisfaction des désirs de quelques-uns, mais manque de stimulant adéquat dans la production et mène souvent à une coercition moralement inacceptable. Ces deux systèmes sont comparés au système bahá'í, qui cherche à lier l'activité économique directement et explicitement à sa moralité sous-jacente. Ce lien est accompli en mettant en évidence la primauté de la fonction spirituelle du travail, soit l'actualisation saine des capacités supérieures du soi par le service et la coopération avec autrui. Le système bahá'í réunit certains éléments du socialisme et du capitalisme et d'autres éléments nouveaux, et constitue une solution réellement pratique aux problèmes économiques actuels. Ainsi, la moralité grossièrement pragmatique sur laquelle reposent les systèmes économiques actuels est, en dernière analyse, moins praticable que la moralité sur laquelle est fondé le système bahá'í, tandis que la moralité bahá'íe est plus idéaliste mais en fin de compte plus satisfaisante.

Resumen

Los economistas han siempre supuesto que el comportamiento económico se basa en selecciones por mérito-valor individuales y colectivos, pero es asimismo supuesto que estos escogimientos son esencialmente materialistas en lo que buscan acrecentar al máximo, por sobre cualquier otra consideración, la utilidad personal

y social definida por el interés propio. Nuestro sistema económico de actualidad es espejo de esta suposición al buscar rendir al máximo tanto la productividad como el lucro a corto plazo por sobre todas otras consideraciones. Este ensayo examina y apoya la tesis que la actividad económica en realidad presupone una moral implícita (frecuentemente no reconocida) de índole mas fundamental, una moralidad proveniente de las selecciones por merito-valor que hacemos referentes a los aspectos mas básicos de las relaciones humanas y de la existencia humana: confiabilidad, veracidad, cooperación, sufrimiento, compasión, etc. A la luz de esta tesis se ve que tanto el Capitalismo como el Socialismo son moralmente defectuosos, aunque de maneras algo distintas. El Capitalismo se basa en el deseo de un consumo constantemente en aumento, y lleva a aumentos de producción desenfundados (por cierto, exponenciales) pero solamente mientras existan ciertas condiciones (v. gr., una fuente de materia prima a la mano, un mercado constantemente en expansión, etc.). El Capitalismo también lleva a extremos moralmente inaceptables en la distribución de la riqueza (y así de los frutos de la producción). El Socialismo busca darle mayor valor a la satisfacción de todos antes de complacer a los deseos de unos pocos, pero carece de incentivo adecuado para la producción y con frecuencia lleva al uso moralmente inaceptable de la fuerza coercitiva. Ambos sistemas son comparados con el sistema Bahá'í que busca vincular la actividad económica directamente y explícitamente con su moralidad fundamental. Esto se lleva a cabo subrayando lo primigenio de la función espiritual del trabajo—la realización salubre de las capacidades edificantes del ser por medio del servicio hacia, y la cooperación con,— otros, en superación de la función netamente materialista. El sistema Bahá'í combina ciertos elementos tanto del Socialismo como del Capitalismo con otros aspectos novedosos, haciendose visible que constituye una solución verdaderamente práctica a los problemas económicos de actualidad. Por lo tanto, la moralidad crasamente pragmática implícita en los sistemas económicos de actualidad es, por ultimo análisis, menos factible que la moralidad en que se basa el sistema Bahá'í, mientras que la moralidad Bahá'í es mas idealista pero en últimas mas satisfactoria.

Ly a un sentiment moderne qui se répand de plus en plus et qui veut que l'économie et la moralité soient deux concepts singulièrement incompatibles. La moralité est ressentie comme concernant des valeurs intangibles. Elle traite de ce qu'il y a de plus humain, personnel et émotif chez l'être humain alors que l'économie, de par sa nature même, déshumanise et dépersonnalise. Elle met une valeur tangible sur toute chose et considère l'individu avant tout comme une unité de production et de consommation dans un vaste système impersonnel.

En effet, l'éthique moderne des affaires soutient que cet aspect impersonnel de l'économie moderne est inévitable. Pour produire l'abondance que nous désirons tous, dit-on, le taux de production doit augmenter constamment. Ce qui ne contribue pas à l'accroissement constant de la productivité est considéré comme non pertinent et nuisible à l'économie, et par là même, au bien général. «Ce qui est bon pour General Motors est bon pour tout le monde.»

En créant ainsi une opposition entre économie et moralité, entre valeurs tangibles et valeurs intangibles, ceux qui avancent cette idée cherchent à renforcer le système économique en le débarrassant une fois pour toutes des interventions extrinsèques non directement liées à des considérations «purement économiques». Ils ne craignent pas l'acceptation par le public de l'opposition économie-moralité, puisqu'il semble clair que la nature humaine étant ce qu'elle est (ou plutôt telle qu'ils la conçoivent), les gens choisiront généralement sans hésiter le tangible aux dépens de l'intangible.

Cependant, il est maintenant clair qu'un nombre considérable de gens, surtout parmi les jeunes, sont tout à fait prêts à faire le choix opposé. Si la déshumanisation est le résultat inévitable du système économique actuel, disent-ils, débarrassons-nous donc de ce système. La nature humaine, semble-t-il, n'a pas qu'une seule facette après tout. On n'exagèrera pas en disant que la bataille est commencée et que la solution finale de cette opposition n'est ni certaine ni sans conséquence.

On peut se demander néanmoins si cette opposition entre valeurs économiques et valeurs morales est bien fondée. Il est quand même possible que les valeurs déshumanisantes associées à notre système économique moderne précèdent le système plutôt qu'elles n'en sont issues. Ce n'est peut-être pas tellement que l'argent corrompt, mais que les gens corrompus utilisent la richesse de manière corrompue à des fins corruptrices. Notre système économique est peut-être tout simplement une réflexion extérieure et concrète de notre vie intérieure et collective, que les immenses ressources de la technologie moderne ont permis de projeter et d'amplifier.

Je ne prétends pas que cette hypothèse soit si évidente qu'elle entraîne un assentiment immédiat, mais elle est suffisamment plausible pour être considérée sérieusement. Il y a certaines choses qui viennent immédiatement à l'esprit pour renforcer cette plausibilité initiale. Par exemple, ces dernières années le monde des affaires en général a compris et ouvertement reconnu que bien des valeurs intangibles peuvent sérieusement altérer la productivité. Au lieu de susciter un plus grand intérêt envers les employés en tant qu'individus, cette prise de conscience a donné lieu à une manière d'aborder les relations humaines par la manipulation, dans le but de provoquer les «bonnes» attitudes. Les sciences sociales ont été utilisées dans le but de produire un «souci» instantané et une fausse sincérité afin de rassurer l'individu sur l'authenticité de l'intérêt qui lui est porté.

Ainsi quand il est devenu utile et pratique d'introduire des valeurs intangibles dans le système de production, on a choisi des substituts impersonnels même si ceux-ci n'étaient pas nécessairement les plus

efficaces. Il est certain que c'est là une indication de notre vie intérieure, de notre psychologie et de notre caractère moral, indépendamment du système lui-même.

Le fait de considérer l'économie tout d'abord comme une image concrète de notre moralité a des implications profondes sur la compréhension de la dynamique de notre système économique. L'une des conséquences de cette manière de voir est que l'on ne peut pas changer le système économique de manière significative sans changer la moralité. Il est donc d'autant plus important de se demander si cette analyse est juste.

Commençons par une expérience mentale. Imaginons un point de départ idéal de l'histoire humaine où il n'y aurait que des individus et aucune organisation sociale. (Un tel point de départ n'a sûrement jamais existé; néanmoins, il y a des millénaires, lorsque la conscience humaine était à peine supérieure à l'état animal, quelque chose de semblable a pu exister.) Dans cet état de choses imaginaires, l'être humain est complètement libre de toutes contraintes sociales puisqu'il n'y a aucune société pour imposer de telles contraintes. Il doit produire tout ce qu'il consomme et il est l'unique consommateur de tout ce qu'il produit. Le cycle économique complet se referme sur l'individu.

En général, un individu en société est soumis à deux types de contraintes. Il y a tout d'abord les contraintes personnelles, imposées par les besoins internes de l'individu qui requièrent une satisfaction à court ou à moyen terme. Ceux-ci sont en partie tangibles – le besoin de nourriture, d'abri, etc. – et en partie intangibles. Ensuite, il existe des contraintes sociales qui représentent des exigences externes imposées à l'individu par la société afin de l'obliger à y jouer un certain rôle. Du point de vue individuel, chaque forme d'organisation sociale développée par l'être humain représente un compromis entre ces deux forces: d'un côté, les besoins de l'individu pour se réaliser et d'un autre côté, les besoins d'ordre et de contrôle de la société. Par conséquent, le degré de liberté d'un individu dans la société a deux composantes: sa liberté par rapport à ses besoins internes et sa liberté par rapport aux contraintes sociales externes.

Dans la situation idéale que nous avons imaginée, l'individu est libre de toute contrainte sociale puisqu'il n'y a pas de société. Mais il est, cependant, en proie à ses propres besoins internes et, surtout, à ses besoins physiques fondamentaux. La seconde composante de sa liberté est infinie, alors que la première est inexistante. Si la maladie, la faiblesse ou la moindre calamité naturelle l'empêche d'être actif pendant trop longtemps, il meurt. C'est non seulement le cycle économique de production et de consommation, mais le cycle de vie lui-même qui est fermé sur lui.

Ayant ainsi acquis une idée de la condition économique d'une personne sans la société, examinons la manière exacte dont la société contribue à modifier cet état de choses. Notre situation idéale était caractérisée par deux faits essentiels: l'individu produit tout ce qu'il consomme et il est le seul consommateur de tout ce qu'il produit. La seule façon de modifier ce schéma est que d'autres produisent certains biens qu'il consomme, ou que ces mêmes autres consomment certains biens que lui-même produit. La situation étant symétrique, qu'il y ait deux ou plusieurs individus, ces deux possibilités sont en fait une seule et même option: *la division du travail*.

Ainsi, la division du travail constitue le premier pas logique vers la société, au moins du point de vue économique. La division du travail est un instrument d'organisation sociale qui ne présuppose aucun niveau d'avancement technologique particulier, bien que son expression concrète dans une société donnée dépende évidemment de la technologie existante. Cependant, la division du travail présuppose certains types de relations humaines. Par exemple, un individu ne peut accepter de cesser la production de certains biens dont il a besoin que s'il est assuré que d'autres vont les produire. De même, les autres ont des attentes similaires à son égard. Une confiance mutuelle doit s'établir, une confiance qui constitue la pierre angulaire de la division du travail, voire de la société elle-même. Ce sont les valeurs intangibles qui produisent les valeurs tangibles.

Cette confiance mutuelle a un double aspect. C'est d'abord une confiance en l'individu, en ce qu'il cherchera honnêtement à accomplir son devoir, qui est de produire une portion de ce dont les autres ont besoin mais qu'ils ne produisent plus. C'est aussi une confiance accordée à l'organisation sociale qui doit assurer que d'autres jouent leurs rôles respectifs afin que chaque individu puisse recevoir les choses dont il a besoin mais qu'il ne produit plus. C'est ainsi que tous les aspects essentiels de la moralité sont implicites au départ: discipline individuelle, obéissance, confiance, éthique personnelle, responsabilité sociale, etc.

C'est aussi le début d'une tension fondamentale car l'individu est dès lors soumis à deux forces distinctes: la force interne de ses propres besoins et désirs et la force externe de la société qui exige de lui l'accomplissement de certaines fonctions.

Cependant, l'individu est libéré de la nécessité de produire certains biens dont il a besoin mais que d'autres produisent maintenant. Ainsi, son niveau de liberté interne se trouve augmenté tandis que son niveau de liberté externe se trouve diminué. L'organisation sociale a permis à l'individu un plus haut degré de liberté interne et d'épanouissement, aux dépens d'une diminution de sa liberté externe.

A l'origine, lorsque les conditions étaient purement individuelles, l'épanouissement de l'individu ne s'élevait jamais au-delà de la simple survie physique, puisque la lutte pour la vie occupait tout son temps et toute son énergie. Il n'y avait aucun développement intellectuel, spirituel ou intangible puisque les besoins

purement physiques obligeaient l'individu à vivre au niveau animal. Le «progrès» d'une génération à l'autre était inexistant, puisque chaque nouvelle génération recommençait au même niveau.

Ceci nous montre à quel point nos sentiments et nos pensées les plus intimes sont socialisés. Tout ce qui nous élève au-dessus du niveau animal ne devient possible que par l'existence d'un certain niveau de fonctionnement social qui, lui, dépend de l'existence d'un certain niveau de fonctionnement moral. Nous pouvons donc affirmer que la forme particulière de l'organisation sociale dans une société donnée, à un moment déterminé, est une expression de cette moralité fondamentale dont elle dépend. Ainsi, l'économie dépend de la moralité.

Il apparaît aussi que la direction fondamentale de l'évolution sociale est telle qu'elle maximise progressivement la liberté interne de l'individu, nécessitant parallèlement un niveau d'organisation sociale plus raffiné et plus subtilement équilibré. On peut difficilement dire que le but de la société soit uniquement (ou principalement) la satisfaction des besoins purement physiques de l'individu, ceux-ci étant déjà plus ou moins satisfaits dans son état primitif.

Il est clair que la société ne se réduit pas à l'ensemble des personnes qui la constituent, mais qu'elle comprend, en plus de ces individus, la qualité des relations qui existent parmi eux. Ainsi, une situation proche de l'état primitif imaginé peut exister même dans de grandes collectivités si les relations de confiance mutuelle sont suffisamment faibles. L'existence de ces relations étant, encore ici, fonction de la moralité fondamentale, la situation peut se résumer comme suit: des collectivités immorales ou amORALES, quelque grandes qu'elles soient, tendent vers un niveau d'existence purement animal où chaque personne n'existe que pour elle-même et où la liberté interne tend vers zéro.

La division du travail est un instrument d'organisation sociale qui représente le premier pas au-delà d'un niveau d'existence purement animal. Alors que la société progresse, cette division tend naturellement vers une plus grande expertise individuelle, d'où une plus grande spécialisation. Le processus de développement atteint une seconde étape importante lorsque les connaissances et les talents requis pour maintenir le système social dépassent les possibilités de l'individu. Un second niveau d'organisation devient nécessaire pour maintenir le premier. Il existe des éducateurs et des intellectuels qui se spécialisent dans la compréhension profonde des habiletés fondamentales requises et dans leur transmission de génération en génération. Il y a une prise de conscience plus explicite du rôle primordial joué par la qualité des relations humaines nécessaires au système. Il y a ceux dont le devoir est d'étudier et de comprendre cette moralité afin de la transmettre à chaque génération. Ce sont les théologiens, les philosophes et les moralistes. Il est également nécessaire pour certaines personnes de se pencher sur l'administration de ce processus. Ce sont les juristes, les inspecteurs et les administrateurs de toutes sortes.

En dépit de la simplicité apparente de cette esquisse, un fait demeure certain: ce niveau secondaire de spécialisation est caractérisé par le fait qu'aucun de ses membres ne participe directement à la production de biens tangibles. L'enseignant, l'intellectuel, l'administrateur consomment mais ne produisent pas d'objets tangibles. Pour être maintenu, le niveau secondaire d'organisation requiert donc un niveau supérieur de production économique. L'industrie moderne a fourni à notre société des moyens très puissants pour répondre à ce défi, mais dans les sociétés pré-industrielles, il ne semblait y avoir qu'une seule solution: notamment la création d'une classe qui produisait beaucoup plus qu'elle ne consommait, de façon à compenser pour la classe intellectuelle, qui consommait beaucoup plus qu'elle ne produisait. C'est ainsi qu'une certaine forme d'esclavage ou de servitude devint une institution quasiment universelle dans la société humaine.

Le caractère apparemment inévitable d'une certaine forme de servitude involontaire est confirmé par le fait qu'elle a été une caractéristique de toutes les sociétés avant que le niveau d'industrialisation du XXe siècle n'ait été atteint. Ce n'est qu'au XIXe siècle que les esclaves ont été émancipés en Amérique du Nord, que les serfs ont retrouvé leur liberté en Russie, et que la traite des esclaves a été abolie dans les colonies britanniques. Et même alors, un asservissement industriel a continué en Europe et en Amérique du Nord pendant une bonne partie du XXe siècle.

On pourrait avancer qu'il aurait été possible d'éliminer le travail forcé dans les sociétés pré-industrielles. Cependant, il n'en demeure pas moins qu'un des faits les plus saillants de l'histoire est qu'aucune société pré-industrielle ne l'a jamais fait.

Aucun des grands prophètes du passé, ni Moïse, ni Jésus, ni Muhammad, n'a interdit l'esclavage. Il se peut que l'existence du niveau secondaire d'organisation sociale ait dépendu de l'esclavage à un degré tel que l'interdire aurait été équivalent à interdire la société elle-même.

Cependant, si les grands prophètes n'ont pas aboli l'esclavage, ils ont néanmoins pris des mesures importantes pour humaniser, autant que possible, cette institution. En plus d'avoir énoncé diverses lois mineures tendant à assurer aux esclaves un traitement équitable, Moïse les a assurés d'au moins quelques loisirs en exigeant un arrêt complet du travail un jour sur sept. Il a fait de ce principe l'un de ses dix commandements, lui donnant ainsi la même valeur que les principes moraux fondamentaux de son système. Jésus a souligné la valeur intrinsèque de l'individu en enseignant que chacun a la capacité d'établir une relation personnelle avec Dieu, indépendamment de sa position sociale ou économique. L'expression externe de cette relation impliquait une

certaine réciprocité fondée sur une nouvelle forme d'amour (*agape*). Pour les premiers chrétiens, cette relation nouvelle existait surtout entre individus et ne semblait pas nécessiter un changement quelconque de rang social. Cependant, le fait que Paul ait demandé à Philémon de considérer l'esclave Onésime comme un frère indique une différence significative d'attitude envers les esclaves (sinon envers l'esclavage) comparée à celle communément présente dans la société romaine. Que les réformateurs sociaux modernes soient cyniques s'ils le veulent, mais les esclaves de la société romaine ont sans doute apprécié cette différence.

L'attitude des chrétiens blancs propriétaires d'esclaves en Amérique au XIXe siècle illustre le pouvoir de l'enseignement de Jésus d'une façon curieusement négative. Ayant compris que l'asservissement brutal d'un autre être humain était contraire à une vision chrétienne de l'homme, certains chrétiens blancs en sont venus à se convaincre que les Noirs n'étaient pas des hommes – c'est-à-dire qu'ils étaient d'une espèce inférieure à l'homme. Ceci leur a permis de soumettre des Noirs à l'esclavage tout en s'assurant une conscience tranquille. Ceci explique aussi pourquoi des différences raciales superficielles ont pris une telle importance aux yeux des esclavagistes blancs; c'était là le seul moyen de justifier moralement l'esclavage dans le contexte chrétien.

Une telle croyance à l'infériorité des Noirs s'est aussi développée parmi les immigrants blancs d'Australie qui pratiquaient «la chasse aux aborigènes».

L'islam a fait de l'esclavage une institution auto destructrice en encourageant tout le monde à se convertir et en considérant comme libre tout enfant né d'un parent musulman. Cette clause sapait le fondement de l'esclavage héréditaire et permettait ainsi l'intégration des esclaves libérés ou des enfants d'esclaves dans la société. De plus, les femmes étaient pratiquement des esclaves dans la société qui a vu naître Muhammad. Elles étaient achetées et vendues à des fins de plaisir sexuel ou de servitude économique. Dans le contexte du mariage, Muhammad donna aux femmes des droits importants qui ne pouvaient être facilement mis de côté par les hommes et qui exigeaient que les femmes soient protégées par les hommes.

Ces quelques exemples servent non seulement à illustrer quelque peu la relation entre les religions révélées et les aspects économiques de la vie humaine, mais aussi à donner une idée générale du rôle et du but de la religion. Les prophètes et fondateurs des religions ont enseigné ce qui, étant donné le niveau de technologie existant dans leur société, tendait à optimiser l'unité sociale et le progrès tout en permettant un maximum d'épanouissement personnel.

Revenant maintenant au sujet central de notre discussion, résumons les points principaux comme suit: l'organisation de la vie économique de toute société repose sur la division du travail. Le premier niveau de cette division comprend la production et la consommation de biens matériels, et le second niveau comprend la production d'idées et de services nécessaires pour maintenir le premier niveau au degré d'efficacité désiré. L'organisation entière présuppose l'existence d'une certaine moralité impliquant la confiance mutuelle, la volonté de travailler au sein du système et ainsi de suite. Une telle organisation peut exister sans technologie particulièrement avancée, mais la technologie peut en affecter la forme de façon significative en permettant, par exemple, l'élimination de l'esclavage.

Qu'est-ce qui pousse l'individu à se spécialiser et à accepter sa place dans le système? Qu'est-ce qui lui fait croire que ce dont il a besoin mais qu'il ne produit pas lui sera fourni? Pour résumer, sur quoi repose cette confiance mutuelle si nécessaire à la continuation du système? Il est clair que ces questions suscitent différentes réponses. Chaque réponse va déterminer un type particulier de système économique, dont on peut justement affirmer qu'il sera défini par la motivation fondamentale de sa moralité sous-jacente. Nous allons considérer plusieurs motivations fondamentales possibles qui sont reliées à des systèmes économiques contemporains.

Une motivation possible est le désir de l'individu d'accroître sa consommation – dans ce cas, il consent à jouer son rôle parce qu'il désire de plus en plus de biens et de services. «Je produis pour obtenir plus, et tu fais de même» est le mot d'ordre tacite. C'est là la motivation de la moralité sur laquelle repose le capitalisme contemporain. La production est fonction du désir d'accroissement de la consommation. Pour que le système puisse fonctionner, cette motivation doit être universelle ou presque. Si une proportion significative de la population cesse de désirer une consommation accrue, le système est en difficulté.

Une des caractéristiques d'un tel système est son dynamisme. Puisque les désirs sont potentiellement sans limites (contrairement aux besoins, qui sont limités), il n'y a pas de point de saturation naturel ou nécessaire. On a ainsi une spirale sans fin où le désir d'une consommation accrue entraîne une plus grande production qui, à son tour, entraîne de nouveaux désirs. Le désir de consommer est une étincelle qui va directement du consommateur au producteur et vice versa. Il ne requiert pas d'intermédiaire. Le producteur-consommateur n'a pas besoin d'une assurance officielle, du gouvernement ou d'une autre agence, qui obligerait d'autres à produire également. Il «sait» qu'ils vont produire parce qu'il sait qu'ils veulent consommer autant que lui. Ainsi, dans un système capitaliste, le rôle du gouvernement est principalement d'assurer que les «règles» du jeu soient respectées.

Ces dernières années, les pays occidentaux ont ressenti un besoin accru d'interventions et de restrictions de la part du gouvernement, afin d'assurer une plus grande justice économique (c'est-à-dire une distribution plus équitable des biens). En fait, la dynamique du système est indépendante du gouvernement, qui est plutôt perçu, à plusieurs points de vue, comme un agent régulateur.

La capacité du système économique capitaliste à fonctionner avec autant d'indépendance permet au gouvernement de paraître plus stable qu'il ne l'est réellement. Un bon nombre de crises peuvent survenir dans le domaine politique sans que le système économique n'en soit visiblement touché.

Plus encore que la subversion du gouvernement, tout ce qui tend à affaiblir la motivation fondamentale du système semble apte à saper les fondements du capitalisme. Les «hippies» et d'autres «marginiaux» sont perçus comme une menace considérable puisqu'ils rejettent la motivation de «la consommation croissante». Il est évident que la colère extraordinaire dirigée contre ces personnes généralement inoffensives reflète la reconnaissance tacite, par le public, de la gravité de la menace portée au système par l'érosion de cette motivation.

L'autre système économique majeur est le socialisme et ses variantes. La motivation qui caractérise le socialisme est celle de la satisfaction des besoins avant la satisfaction des désirs. Mais ceci requiert un agent, en général l'État, pour déterminer quels sont les besoins. De plus, la méthode socialiste de distribution des biens diffère de la méthode capitaliste. Tandis que cette dernière est régie principalement par le marché, la première est régie aussi bien par le marché que par l'État (bien qu'en théorie, l'État soit appelé à disparaître de la société socialiste idéale). Ainsi, dans le socialisme, le gouvernement est devenu bien plus important pour le fonctionnement du système que dans le capitalisme.

Dans un système socialiste, l'individu doit non seulement faire confiance à ceux qui produisent les biens dont il a besoin, mais également à la justice et à l'efficacité du gouvernement qui détermine les besoins et tient le rôle d'agent de distribution. Dans un système capitaliste, l'individu peut avoir très peu de confiance en son gouvernement, tout en demeurant convaincu que le désir de consommation de la part du producteur va motiver ce dernier indépendamment du fonctionnement du gouvernement. C'est pourquoi des attitudes critiques à l'égard du gouvernement dans les systèmes économiques socialistes sont beaucoup moins bien tolérées que dans les systèmes capitalistes. Confiance et loyauté envers le gouvernement sont vitales pour le bon fonctionnement d'un système socialiste, bien plus que pour un système capitaliste. Ceci nous aide à comprendre pourquoi l'idéologie est bien plus importante dans les pays socialistes. Le gouvernement doit continuellement s'efforcer de convaincre le public qu'il est un agent de régulation et de distribution équitable et efficace, ce qui implique des efforts continus pour inculquer au public une certaine attitude philosophique. Dans le capitalisme, par contre, nous voyons plutôt la «fin de l'idéologie». Les problèmes sont vus non pas comme des problèmes philosophiques mais plutôt comme des problèmes *pratiques*, tels que l'accroissement de la production, l'accroissement du désir de consommation, et l'accroissement de l'efficacité de distribution.

La nécessité de faire confiance au gouvernement sous un régime socialiste explique aussi, au moins en partie, le caractère répressif d'un grand nombre de gouvernements socialistes. Puisque l'individu n'a plus la motivation de produire dans l'espoir d'une consommation accrue, il doit être poussé à produire même s'il ne le veut pas. Et si jamais il ose remettre en question publiquement l'équité ou l'efficacité du gouvernement en sa qualité d'agent régulateur, il doit être traité sévèrement.

Des penseurs, un peu partout, commencent à sentir qu'aucun de ces deux systèmes fondamentaux ne sont adéquats pour le monde dans lequel nous vivons actuellement. Le socialisme est né au milieu du XIXe siècle, alors que l'esclavage et la servitude industrielle étaient encore répandus, même dans les nations technologiquement avancées. Cependant, la technologie et l'automatisme de la fin du XXe siècle ont radicalement changé le rapport entre la quantité de production et la quantité de labeur physique nécessaire à cette production. Ce changement, qui s'est produit dans une période de temps relativement courte, a éliminé le besoin de l'esclavage économique. En fait, non seulement l'esclavage n'est plus nécessaire, mais les nouveaux moyens de production sont tellement puissants que le manque d'emplois est devenu le problème majeur. En un siècle, nous sommes passés de l'esclavage généralisé au chômage massif; même le terme «surproduction» fait maintenant partie de notre vocabulaire économique.

Puisque la satisfaction des besoins fondamentaux n'est plus le problème principal dans les pays technologiquement avancés, la raison d'être même du socialisme est fortement mise en cause. Le socialisme apparaît de plus en plus comme un anachronisme, un système initialement conçu pour combattre un problème qui n'existe plus.

Cependant, le capitalisme a créé des problèmes aussi importants, sinon plus, que le socialisme. Puisque le capitalisme se nourrit du désir continu d'une consommation accrue, le désir de consommer doit être artificiellement stimulé. Ceci conduit à la manipulation du public et au gaspillage des ressources naturelles. La qualité des produits tend à diminuer, afin d'encourager la consommation de nouveaux produits. La croissance devient une fin en elle-même, et la qualité de la vie est souvent sacrifiée au nom de quelque notion du progrès vaguement définie. Les décisions portant sur les ressources sont prises pour le bénéfice à court terme d'une minorité plutôt que pour le bénéfice à long terme de tous. Lorsque les marchés locaux deviennent saturés à outrance, on se précipite pour chercher des marchés étrangers, créant ainsi le phénomène de l'impérialisme économique.

Des recherches récentes effectuées par le groupe du «club de Rome» montrent que si l'investissement des capitaux, la croissance non réglementée et l'exploitation sans mesure des ressources naturelles continuent

comme ils le font maintenant, à une vitesse exponentielle, une catastrophe majeure, sociale et économique, sera inévitable dans une génération. Il est réellement effrayant de constater que la motivation qui est à la base de notre système tend à réduire la possibilité que la bonne décision soit prise au moment opportun. Les mythes sont nombreux et fermement ancrés: la croissance est une bonne chose et doit être recherchée pour elle-même; tout ce qui est nouveau ou différent est nécessairement meilleur; et ainsi de suite.

Le capitalisme et le socialisme ont tous deux été développés avant la révolution technologique du XXe siècle. Les deux systèmes ont eu à s'adapter aux changements apportés par cette nouvelle technologie, mais chaque système a traîné avec lui certains mythes fondamentaux qui étaient trop proches du cœur du système pour être abandonnés. La technologie a rendu la base du socialisme désuète et celle du capitalisme dangereuse.

Pour changer ces systèmes, nous devons changer leur motivation sous-jacente. Mais quelle nouvelle base peut-on offrir? La foi bahá'íe propose une solution à ce dilemme. Selon ses enseignements, la base de notre économie, en ce nouvel âge, devrait être double: service et coopération. La motivation fondamentale qui incite l'individu à produire devrait être le service aux autres. Elle devrait supplanter aussi bien la motivation socialiste de sécurité et de satisfaction des besoins que la motivation capitaliste du désir d'accroître la consommation. De plus, la motivation du service doit s'exprimer individuellement et collectivement par la coopération plutôt que par la compétition.

La motivation du service représente sans aucun doute un niveau de moralité supérieur à la motivation fondamentale du socialisme ou du capitalisme. Le service implique généralement une façon de concevoir la vie, moins égoïste que la satisfaction des besoins ou la satisfaction des désirs. De la même façon, la coopération plutôt que la compétition implique un type de relation moins égoïste entre groupes.

Par rapport à ce qui précède, nombreux sont ceux qui s'objectent certainement à la solution bahá'íe parce qu'ils la trouvent trop «idéaliste». On dit souvent que la nature humaine est essentiellement égoïste et que le désir d'une consommation accrue sera toujours, pour l'être humain, une motivation éminemment naturelle. N'oublions pas cependant que la fonction d'un système économique est de libérer l'individu pour lui permettre une plus grande réalisation de soi. Dans le passé, le manque de technologie restreignait sérieusement les formes possibles d'organisation sociale et économique. Le travail n'était considéré que comme une forme de survie, et la majorité des gens était obligée de faire des travaux désagréables, ennuyeux ou simplement dépourvus de créativité. Le travail comportait ainsi une connotation plutôt négative.

Dans ce contexte, l'opposé du travail, c'était les loisirs, et les loisirs, qui auparavant n'étaient accessibles qu'à une minorité, devinrent plus généralement accessibles dès qu'apparurent les premiers fruits de la technologie moderne. Il était, par conséquent, naturel et facile de considérer qu'en fin de compte, les fruits de la technologie seraient de plus en plus de loisirs, rendus agréables grâce à une consommation toujours plus grande. Ainsi, de façon imperceptible mais dévastatrice, le matérialisme devint la philosophie et la pratique régissant notre système économique, et même notre vie collective en entier.

Bien qu'il ait été naturel que le matérialisme soit le résultat de l'abondance économique du XXe siècle, ce n'était pas logiquement nécessaire. On prend de plus en plus conscience, dans chaque secteur de la société, que ce mode de vie n'a pas rendu les gens vraiment heureux. Le mécontentement massif des jeunes gens bien nantis, les tensions, les désordres nerveux et la misère qui sont répandus dans la société d'aujourd'hui, la détérioration constante de la vie familiale et de la qualité des relations humaines, le sentiment profond d'inutilité qui accompagne la grande majorité des emplois dans la société (même ceux de niveaux «élevés»), tout cela témoigne de l'échec flagrant du matérialisme dans sa capacité de satisfaire certains besoins intangibles et plus profonds de l'être humain.

La transition rapide de l'esclavage et de l'ancien système économique à une économie d'abondance et de loisirs nous a caché le fait que le travail comporte un élément spirituel, intangible, aussi bien qu'un élément extérieur, économique. On n'est jamais plus heureux que lorsqu'on effectue un travail que l'on aime réellement. Un travail créateur et satisfaisant est nécessaire à la réalisation de soi. La technologie, en libérant l'humanité des travaux ennuyeux, peu intéressants et peu créateurs, offre la perspective d'une société au sein de laquelle les gens travaillent pour des motifs autres que ceux de pure nécessité économique. C'est la première fois que l'histoire nous offre une telle possibilité à une si grande échelle. Paradoxalement, la technologie, qui représente le progrès matériel, nous a permis de prendre conscience de la valeur spirituelle du travail. Plutôt que de considérer cette nouvelle abondance comme une promesse de libération du travail, nous pouvons la voir comme une occasion de travailler d'une nouvelle façon et d'un point de vue entièrement nouveau. C'est donc une libération, non pas du travail lui-même, mais plutôt de certaines formes de travail qui n'étaient que trop répandues dans le passé.

Dans les pays hautement industrialisés, la technologie a déjà produit un chômage massif et réduit de façon considérable les heures de travail; ces phénomènes indiquent que l'ancienne conception du travail est inadéquate. En éliminant le gaspillage énorme dû à la guerre et à la compétition insensée, il serait clairement possible de réduire la portion «nécessaire» de travail à un niveau bien inférieur à celui qui prévaut actuellement. Ainsi, la motivation bahá'íe voulant que le travail soit un service est en fait renforcée par la nature humaine et par le désir de l'individu de se réaliser. Plutôt que d'être en contradiction avec la nature humaine, cette nouvelle

motivation permet l'expression de ce qu'il y a de plus profond chez chaque individu. Plutôt que d'être impraticable et idéaliste, elle représente le seul moyen pratique d'organiser une société à la lumière des moyens de production nouveaux et puissants que l'histoire a placés entre nos mains. Tout le processus de l'évolution économique, qui débuta par une division du travail rudimentaire, il y a des milliers d'années, en est arrivé à une nouvelle étape de maturité, dans laquelle le travail est passé d'une fonction immédiate de survie physique à une fonction spirituelle plus élevée. Ce processus de transformation peut être comparé à d'autres aspects de la vie: par exemple, aux relations sexuelles qui remplissaient surtout une fonction biologique au début de l'évolution de l'homme, mais qui, avec les années, en sont venues à être considérées comme capable d'exprimer, lorsqu'elles sont correctement canalisées, des aspects plus profonds et plus spirituels de la nature humaine.

On peut aussi s'attendre à des objections au sujet de la coopération. Les vertus de la compétition sont prônées comme l'incarnation du principe évolutif de la «survie du plus fort». La compétition, dit-on, est nécessaire au progrès et à l'excellence. Elle élimine les organismes faibles et inadéquats et permet à ceux qui sont forts et sains de survivre.

La faille de cet argument est qu'il présume que le critère de survie demeure constant au cours de toutes les étapes de l'évolution. Il est vrai que seuls les plus aptes survivent, mais selon quel critère d'aptitude? Dans l'évolution biologique, il y eut un moment où le cerveau et l'intellect présentaient une supériorité certaine sur la force musculaire et la grandeur physique, car l'homme a survécu à des créatures qui étaient plus puissantes à tous les points de vue. Nous faisons donc erreur en pensant que la force musculaire et la grandeur physique sont les seuls critères de survie. Le critère d'aptitude peut varier considérablement d'un stade de l'évolution à un autre.

En fait, dans un monde qui s'est transformé rapidement en un voisinage, la coopération est clairement le seul moyen de survie. La compétition a peut-être servi de stimulus au progrès à une certaine étape du développement, mais présentement, elle constitue une entrave au progrès. *A l'heure actuelle, l'évolution nous lance le défi de la coopération.*

La situation moderne réclame la coopération à tous les niveaux: entre les nations, les races, les religions, les peuples. Considérons, par exemple, le gaspillage économique qui résulte de la compétition économique nationaliste. Le blé, les oranges et d'autres aliments qui auraient pu répondre à un besoin désespéré à un endroit ont, ailleurs, été brûlés. Nous parlons de «surproduction» alors qu'en réalité, nous devrions parler de distribution inefficace. La Communauté économique européenne, même si elle n'était qu'une tentative hésitante, s'est avérée un succès dépassant toutes les attentes (pour la plupart cyniques) parce qu'elle est basée sur la coopération plutôt que sur la compétition. Le monde *est* un voisinage, et une tentative de maintenir l'économie par des marchés locaux créés artificiellement ne durera pas longtemps.

La coopération n'est pas nécessaire qu'au niveau international. Même une entreprise unique devrait être organisée comme une collaboration entre les parties, selon les enseignements bahá'ís. De cette façon, le conflit traditionnel entre capital et travail disparaît, puisque tous partagent les profits et les bénéfices de l'entreprise.

Selon le concept bahá'í, ces principes de service et de coopération n'opèrent pas dans le vide. Ils fonctionnent plutôt dans le contexte d'un système appelé l'«ordre mondial» de Bahá'u'lláh. Bien que la description détaillée de ce système dépasse la portée de cet article, certains aspects primordiaux doivent cependant être mentionnés.

Dans le système bahá'í, la vie communautaire est organisée à au moins trois niveaux distincts: local, intermédiaire (souvent national) et international. A chacun de ces niveaux, il y a un corps élu de neuf personnes. Le fonctionnement et l'élection de ces institutions sont tous deux significatifs. Considérons comme exemple le niveau local.

Chaque année, une communauté locale bahá'íe élit une assemblée spirituelle locale formée de neuf membres choisis au sein de la communauté. Au cours de ces élections, il n'y a aucune mise en candidature ou discussion de personnalités. Chaque votant inscrit (par bulletin secret) les noms des neuf personnes qu'il considère les plus aptes à assumer les fonctions de membres de l'assemblée. A la compilation des votes, les neuf personnes qui ont reçu le plus grand nombre de voix sont déclarées élues.

Il y a deux aspects significatifs dans ce processus d'élection. D'abord, ceux qui sont élus n'ont jamais l'occasion de rechercher une telle position ou même d'indiquer leur désir d'être élus (ou de ne pas être élus). En effet, en vertu de la moralité du système bahá'í, toute personne qui ferait ouvertement allusion à un tel désir serait presque assurée de ne pas être élue. Ensuite, l'individu qui vote le fait *uniquement* pour des individus qu'il connaît *personnellement* et qui, selon son jugement, ont les qualités requises pour cette tâche. Il ne vote pas pour une image sur un écran de télévision ou pour un nombre de candidats présélectionnés.

Dans un tel système électoral, le choix de neuf personnes par chaque votant tend à être bon car il ne représente pas un compromis dans son jugement. La sélection finale par pluralité des voix n'est pas non plus un compromis mais suit plutôt le principe selon lequel ceux qui sont indépendamment jugés comme aptes par le plus grand nombre de personnes ont des chances de l'être en réalité.

Les élections au niveau national et international suivent en gros la même procédure.

L'assemblée spirituelle locale a la tâche de diriger les affaires de la communauté, et sa façon de fonctionner tend à assurer que les décisions seront prises dans l'intérêt à long terme de la majorité plutôt que pour le profit à court terme d'une minorité. La clé de voûte du processus décisionnel de l'assemblée est la *consultation*, qui signifie que chaque membre a le devoir et le privilège d'énoncer ses idées en toute franchise. C'est seulement après une telle discussion approfondie qu'une décision est prise. La décision est prise à l'unanimité ou, si c'est nécessaire, par une majorité de voix.

La consultation a lieu non seulement aux réunions de l'assemblée spirituelle mais aussi aux réunions communautaires périodiques appelées Fêtes de dix-neuf jours. A ces Fêtes, les membres de la communauté se consultent sur toutes les questions concernant la communauté et ils sont libres de faire des suggestions à l'assemblée spirituelle locale. L'assemblée doit à son tour considérer ces suggestions et rapporter à la communauté les décisions prises à leur égard. Un individu peut également soumettre des suggestions directement à l'assemblée spirituelle nationale ou à la Maison Universelle de Justice (le corps international). Voici encore un aspect important du système bahá'í. Même dans les pays démocratiques, les gens ne peuvent exprimer leur opinion qu'en votant pour ou contre une proposition donnée lors d'un référendum. Si l'individu a une idée qu'il estime importante pour la communauté en général, quelle possibilité a-t-il d'être écouté par ceux qui ont un pouvoir de décision? Pratiquement aucune. Cette surdité face aux idées et suggestions individuelles est un aspect commun à tous les systèmes gouvernementaux qui sont pratiqués dans le monde actuellement; elle est absente de manière significative dans le monde bahá'í.

Ceci nous amène à un point très important en ce qui a trait au système bahá'í et à sa relation avec l'économie. Dans le système bahá'í, il y a séparation totale entre le rôle *technique* et le rôle *social* de l'individu. Le fait qu'une personne soit douée de talents pour construire des ponts, opérer des avions ou piloter des avions n'implique pas que cette personne ait une meilleure idée de l'organisation de la vie sociale et collective que la personne qui, ne possédant pas ces talents, balaie les rues ou ramasse les poubelles.

En fait, l'une des maladies de notre système économique actuel est le processus même de prise de décision. Il est évident que la société ne pourra jamais, de façon démocratique, décider de qui va opérer les avions ou de qui va piloter les avions. On ne peut pas démocratiser les capacités et les talents individuels. Les décisions concernant le rôle technique d'un individu doivent reposer sur quelques critères de compétences techniques (qui devraient être aussi justes que possible). Dans ce cas, la protection de la société doit venir avant les désirs de l'individu. Mais dans les systèmes socio-économiques actuels, qu'ils soient capitalistes ou socialistes, le statut social – le poids que l'on accorde à l'opinion d'un individu donné – est presque directement proportionnel au rôle technique ou à l'habileté. Simplement dit, les médecins, les avocats, etc., ont plus d'influence que les autres.

Être médecin, dans notre société, ne signifie pas seulement que l'on a un certain rôle technique. Cela signifie aussi que l'on a certains privilèges, que l'on jouit d'un certain style de vie, que l'on évolue au sein de certains cercles, etc. Cette confusion entre la valeur sociale et humaine et les rôles techniques stratifie la société, cause la discorde et les préjugés et tend à accentuer les différences économiques, puisque dès lors, les mêmes personnes qui, en vertu de leurs habilités techniques, gagnent plus d'argent sont aussi celles qui détiennent les pouvoirs politiques et qui, par conséquent, décident comment les ressources naturelles et humaines seront utilisées. De plus, cette confusion crée de l'incompétence technique. En effet, croyant que la seule façon de prouver sa valeur humaine est de démontrer sa compétence technique dans un domaine spécialisé, on est facilement porté à prendre tous les moyens possibles pour obtenir la reconnaissance d'un statut technique (et par conséquent humain). Il y a donc une pression qui tend aussi bien à rabaisser les normes qu'à généraliser l'accès aux emplois qui, bien que de façon irrationnelle, occupent un statut élevé. Dans cette confusion du système de valeurs, un individu préférerait être un ingénieur mécanicien incompetent, malheureux et non productif plutôt qu'un mécanicien compétent, heureux et productif.

N'est-ce pas cette même hypocrisie qui a souvent amené des jeunes à refuser des emplois de statut technique et social élevé, même si ces emplois leur sont facilement accessibles? N'est-ce pas à cause de cette recherche du statut, si banale et destructrice pour l'âme et qui a tant pollué notre vie économique et sociale, que bien des jeunes refusent des emplois auxquels ils auraient, dans d'autres circonstances, réellement pris plaisir?

L'apparente «inévitabilité» de cette stratification désastreuse de la société est maintenue sous prétexte qu'il est impossible de payer les mêmes salaires à tout le monde. Mais il est bien possible de faire des distinctions *techniques* sans pour autant faire de distinctions *sociales*. C'est exactement ce que fait le système bahá'í. Des gradations salariales sont admises pour différentes catégories techniques, mais quand il est temps de prendre des décisions concernant notre vie collective, chaque individu a la même valeur et le même statut. A la Fête de dix-neuf jours, par exemple, la suggestion du balayeur à l'assemblée spirituelle locale engage cette assemblée à la considérer de la même façon qu'une suggestion venant du médecin. De plus, la *discussion* de telles suggestions et idées a lieu avec tous les membres de la société (même les enfants et les jeunes); ils s'asseyent ensemble et fraternisent dans un esprit d'unité, en utilisant le processus de la consultation.

Le lecteur peu familier avec le phénomène de la communauté bahá'ie serait surpris de voir à quel point ce système fonctionne déjà bien partout dans le monde. Dans chaque culture, les gens se rassemblent et prennent

des décisions ensemble – des gens qui ne se seraient jamais rencontrés, jamais parlé ou même n'auraient jamais connu leur existence respective en dehors du contexte bahá'í. Au cours de la consultation, l'individu sent qu'il donne son idée au groupe, et la décision finale, dans presque chaque cas, est différente de l'idée d'un individu donné, tout en étant profondément influencée par chacune des contributions. Ceux qui ont pris part à ce processus et qui, en même temps, ont eu l'occasion de participer à une prise de décision dans la société en général peuvent témoigner de la profonde différence entre les deux processus.

Bien que le système bahá'í admette les gradations salariales, tel que mentionné plus haut, les extrêmes de richesse et de pauvreté seront éliminés dans la société bahá'íe de l'avenir. Par la taxation et d'autres moyens semblables, l'individu le plus payé n'aura pas la possibilité d'amasser des richesses excessives. De la même manière, les fermiers et d'autres qui pourraient se trouver dans le besoin seront assurés du minimum vital par la communauté, sous la direction de l'assemblée spirituelle locale ou nationale. De plus, puisque les entreprises, à tous les niveaux, seront organisées sur la base du partage du revenu, comme mentionné plus tôt, les différentes catégories techniques de la société bénéficieront de l'économie sur une base plus équitable.

Non seulement sera-t-il possible de faire des distinctions techniques sans faire de distinctions sociales, mais il sera également possible de faire des distinctions techniques sans disposer les catégories qui en résultent selon une hiérarchie de valeurs. Je peux admettre que physiquement (donc techniquement), mon épouse soit différente de moi, sans pour autant croire qu'une telle différence implique une supériorité ou une infériorité. Ou, pour prendre un autre exemple, je peux reconnaître que la langue française et la langue allemande sont techniquement différentes sans jamais avoir cru ou affirmé que l'une soit meilleure que l'autre. *Bref, la reconnaissance d'une différence n'implique pas et ne nécessite pas un jugement de valeur quant à la supériorité ou à l'infériorité.*

Nous avons ici un autre concept bahá'í fondamental qui a des conséquences importantes dans le domaine de l'économie. Dans la société, la notion selon laquelle les distinctions logiques et techniques doivent culminer en un système hiérarchique est tellement ancrée que bien des gens la considèrent comme une loi de la vie. La prédominance de cette fausse conception dérange également le système économique.

Dans une université, par exemple, chacun ressent le besoin d'avoir au moins deux catégories techniques: les administrateurs et les professeurs. Mais ceci a résulté en un système hiérarchique où les administrateurs sont vus comme supérieurs aux professeurs. Ceci a même poussé des professeurs compétents et heureux à chercher des postes administratifs où ils sont incompétents et malheureux. Le fameux principe de Peter joue dans tout système hiérarchique; ce principe est l'ultime *reductio ad absurdum* de la confusion entre rôle technique et valeur sociale, entre distinctions fonctionnelles et dispositions hiérarchiques.

Administrateurs et professeurs peuvent considérer leurs activités respectives comme un service pour le bien de tous sans pour autant ressentir que les uns sont supérieurs aux autres. La même chose est vraie pour n'importe quel système comprenant différents rôles techniques.

Nous avons déjà vu que chaque religion nouvelle a fourni la motivation fondamentale d'un système économique. De plus, chaque nouvelle religion a enseigné ce qui était le plus susceptible de conduire à l'unité et à la justice, en tenant compte des restrictions imposées par la technologie de l'époque. A notre époque, les restrictions technologiques ont pratiquement disparu. Cette possibilité de choix, pratiquement illimités, place l'être humain devant une responsabilité accrue face au système qui en résulte et nécessite une nouvelle motivation fondamentale pour un tel système. Les bahá'ís croient que l'humanité est sur le point d'atteindre sa maturité et qu'aucun système économique ne peut survivre s'il ne tient pas compte du fait que la signification et le but de la vie de l'être humain sont essentiellement spirituels. Nous devons redécouvrir et porter à la pleine conscience collective le but spirituel du travail ainsi que le but spirituel de la technologie. C'est alors seulement, et uniquement au sein d'un système social ordonné et bien équilibré, fondé sur ce concept, que nous pourrons espérer atteindre une économie réellement saine – pour nous ainsi que pour la planète sur laquelle nous vivons. Puisque, comme nous l'avons vu, ce sont les qualités intangibles qui produisent les qualités tangibles, nous devons commencer par corriger ces qualités intangibles avant que les qualités tangibles puissent s'ajuster.

La conception utopique du socialisme était fautive, car elle supposait que l'on pourrait arriver à une situation économique idéale sans changement substantiel de la motivation spirituelle de ceux qui font partie du système. C'est comme si l'on pouvait, d'une manière ou d'une autre, produire le désintéressement à partir de l'égoïsme. Le capitalisme a tenté de construire un système qui satisferrait l'égoïsme de tous au plus haut degré. Mais si la société ne fait pas consciemment d'efforts pour corriger la spirale matérialiste de la compétition et du désir de consommer, le système va simplement «se corriger lui-même» en se détruisant. Tôt ou tard, nous aurons à chercher notre épanouissement ailleurs que dans la simple possession et consommation de biens matériels.

La solution à ces problèmes, offerte par la foi bahá'íe, est puissante car elle s'attaque à la racine du mal; elle est efficace car elle traite l'individu comme une entité propre douée d'une valeur intrinsèque et non comme une unité anonyme de consommation et de production. Les mesures réellement efficaces sont celles qui, en fin de compte, fonctionnent. La réponse immédiate, «bouchetrou», apportée à un système malade, est probablement la *moins* efficace.

Finalement, pour ceux qui seraient intéressés à explorer plus en détails les réponses bahá'íes aux problèmes sociaux, il est important de souligner que nous n'avons présenté ici qu'un simple aperçu de l'ensemble.